

le 6, rue Édouard Branly

Qui est-ce ? Je ne sais plus. Mon agenda est parsemé d'inconnus qui y sont entrés à la faveur d'une rencontre de hasard, pour des échanges potentiels jamais advenus, ou pour une raison précise à jamais oubliée. Parfois, un indice : une profession — un kiné, peut-être celui qu'on m'avait recommandé pour cette douleur aux cervicales ; un prénom seul avec une adresse électronique — c'est sans doute le copain d'un copain à qui je devais envoyer quelque chose, mais quoi ? Je ne me résous pas à supprimer ce nom. Il me semble qu'il manquerait à mon carnet. L'effacer, ce serait le répudier, lui nier un droit à se trouver là. Je n'ose bien sûr ni lui écrire, ni l'appeler pour lui demander qui il est, pour chercher avec lui ce qui nous lie. Il reste là, sous une maigre désignation. Il est joignable, peut-être, à moins que l'adresse ne soit elle-même périmée.

La perte répétée de mon carnet d'adresses l'a purgé au fil des ans de la plupart de ces fantômes. Il en reste pourtant.

Il m'arrivait, quand j'étais adolescent, de m'asseoir à côté du téléphone, mon carnet à ma main, et de le parcourir en me demandant qui j'allais appeler. Un nom m'inspirait, je composais un numéro. Si personne ne décrochait, j'en choisissais un autre. Parfois, mon désir de conversation rencontrait celui de l'autre, et le dialogue pouvait se poursuivre très tard. Je me rappelle avoir lu au téléphone un recueil de poèmes ; une autre fois, une livre de Desproges. Téléphoner était une activité à part entière.

Sur les feuillets du carnet d'adresses, les déménagements laissent des traces : adresses rayées, numéros accumulés, lignes insérées tant bien que mal entre deux noms. L'histoire des amitiés et des ruptures s'inscrivait là et, si les adresses étaient de moins en moins lisibles, elles se prêtaient à une archéologie des relations. L'évolution de l'écriture et le changement d'encre donnaient des indications chronologiques. On distinguait les noms notés soigneusement, ceux notés à la hâte, et même ceux tracés d'un crayon léger, parfois sur un feuillet isolé, par politesse peut-être, qu'on pourrait effacer discrètement. Je me rappelle les pages surchargées, et celles restées presque désertes, les JKL ou les WXYZ.

Le recours au carnet n'était pas systématique : nous connaissions par cœur les numéros de téléphone que nous utilisions le plus souvent. Aujourd'hui, il m'arrive de chercher mon propre numéro pour pouvoir l'indiquer à quelqu'un. Mais je me souviens qu'Isabelle, dont je fus amoureux pendant trois mois quand j'avais dix-sept ans, habitait chez ses parents au 6, rue Édouard Branly, 68300 Saint-Louis, dans le Haut-Rhin, et qu'ils refusaient que je lui rende visite. J'obéis encore à cette interdiction.